

Les robots n'auront jamais la parole...

Louis Sciara, psychiatre, psychanalyste

Lorsque Christian Colbeaux m'a proposé d'intervenir, je lui ai répondu qu'en tant que psychanalyste je n'avais rien de particulier à dire sur les robots, faute d'une clinique sur laquelle m'appuyer. Je me suis même dit qu'il serait présomptueux pour des psychanalystes d'estimer avoir des compétences particulières en la matière. Je pars du simple constat que l'immense majorité des personnes qui me consultent font comme chacun d'entre nous. Pratiquement aucune ne peut désormais se passer des écrans du portable, de l'ordinateur, de la tablette. Cela en dit long sur nos capacités à intégrer à nos vies et à devenir addictifs aux objets technologiques qui sont à notre disposition. Bien que quelques-uns travaillent dans le champ de l'intelligence artificielle, je n'ai pas de patient qui officie directement dans le domaine de la robotique. Je peux juste remarquer que pas mal de jeunes patients parlent de mangas, de jeux vidéo, tel *Sportnite*, s'intéressent à des films de science-fiction et commencent à se passionner pour les drones. C'est pourquoi, je suis bien en deçà de pouvoir élaborer une clinique de la relation de l'humain à son robot. J'ai donc décidé de prendre appui sur un film de 2013, qu'on m'a conseillé et que j'ai vu récemment, *Her*, du cinéaste américain Spike Jonze. Il me paraît significatif de l'éventuelle symptomatologie qui pourrait résulter de la présence et de l'usage d'un robot accompagnateur à l'échelle de l'intimité individuelle et, par extension, à celle du lien social. J'extrapolerai aussi sur les enjeux éthiques qui pourraient découler du recours systématisé à des robots lorsque cela deviendra l'ordinaire du sujet humain, dans un avenir proche, si on en croit les spécialistes.

J'ai proposé cet intitulé à la manière d'un défi. Qui peut bien considérer que des robots, conçus par des humains, fassent partie un jour du genre humain, pour ne pas dire ne deviennent des humains ? Qui pourrait affirmer que les progrès scientifiques pourront à l'avenir octroyer aux robots la faculté humaine par excellence, celle d'être doté de la parole, celle d'accéder au maniement du signifiant ? Il me semble que nous nous heurtons sur ce point à une aporie. Parler de « langage numérique », est-ce une imposture ? S'agit-il d'un langage à proprement parler qui aurait le même statut que le langage humain ou n'en serait-il à jamais qu'un *ersatz*, qu'une copie plus ou moins sophistiquée ? Me référant

aux enseignements de la psychanalyse, il me paraît abusif et même incongru d'assimiler une parole énoncée par un sujet, portée par une voix humaine, émanant d'un corps humain, à des énoncés fabriqués, programmés, stéréotypés, sonorisés par la pseudo-voix d'un robot. Cette voix n'aura jamais la scansion de ce qui émane d'un corps humain, ce sera toujours une voix trompeuse, à l'apparence humaine (bien qu'elle puisse troubler comme on peut en faire l'expérience sur le *smartphone* avec l'application *siri* qui semble donner réponse à tout), quand bien même sa programmation fine, évolutive, pourrait peu à peu intégrer la plasticité de la pensée, des affects, la complexité du vocabulaire, de la grammaticalité et de la syntaxe du langage des humains. Sans la soustraction de jouissance propre à la mise en place de l'objet voix, sans la dimension de l'énonciation, sans le support de sa scansion ordonnée par le phallus symbolique qui catalyse l'appariement et la différenciation des pulsions, sans l'ancrage d'un corps réel, mais métaphorisé, dans lequel chacune des pulsions vient s'inscrire, comment envisager que des robots parlent « humain » ? Si ce n'est à l'appui d'une croyance et d'une conception qui assimilent la créature robot à un corps humain réduit à un organisme vivant qui ne prend pas en compte la dimension de la parole, celle de la langue attachée au corps fait de chair et d'os.

Chemin faisant grâce à des lectures qui m'ont nourri et ouvert à beaucoup de questions, je me suis dit que nous vivons déjà avec des appareils automatisés : portes automatiques, escalier roulant, distributeur de billets, métro ou avion sous pilotage automatique, c'est-à-dire sans pilote, que nous utilisons au quotidien. Mais, répondent-ils à la définition d'un robot ? Précisément, qu'est-ce qu'un robot ? Qu'est-ce qui différencie le champ de l'intelligence artificielle de celui de la robotique ? Je commencerai par une clarification de ces questions.

À l'exception desdits robots ménagers, nul ne semble accompagné au quotidien par un robot. Or, c'est loin d'être vrai. « Le concept de robot lui-même n'est pas très bien défini » soulignent les philosophes Paul Dumouchel et Luisa Damiano. Dans un excellent livre, très bien argumenté, *Vivre avec les robots – Essai sur l'empathie artificielle* (Seuil, Paris 2016) (1). Ils font remarquer que « la majorité des robots n'a pas forme humaine (ou animale) ». Ils interrogent : « Qu'est-ce qui distingue les robots au sein des innombrables systèmes et appareils automatisés qui peuplent notre quotidien ? ».

De l'ouvrage du paléanthropologue Pascal Picq, *Le nouvel âge de l'humanité* (Allary Editions, Paris, 2018) (2), je reprendrai à gros traits le glossaire. Robot

est un mot qui a été défini par Norbert Wiener, l'inventeur de la cybernétique. C'est un mot d'origine tchèque, qui signifie travail, servitude, esclavage. Il repose sur quatre propriétés : capacité d'interaction, autonomie de décision, polyvalence et aptitude à l'apprentissage. Les robots « sont des machines universelles qui peuvent être programmées pour diverses tâches et/ou s'adapter à de nouvelles tâches ». On désigne par *Bots* non pas de vrais robots mais des « robots de recherche » ou des algorithmes de recherche automatiques ou semi-automatiques sur le *Web*. Les bots se déclinent en *chatbot* de discussion, *netbot* (moteur de recherche sur le *Net*), *sexbot* (pour des robots conçus pour des relations sexuelles), *shopbot* (shopping en ligne), *lawbots* (assistance juridique).

Voici aussi ce qu'en dit Serge Tisseron dans une interview accordée à Marika Bergès-Bouines et Constance Prieur et parue chez érès, en 2017, dans un livre collectif intitulé *Les écrans de nos enfants - Le meilleur ou le pire ?* (sous la direction de Marika et Jean-Marie Forget) (3). Le robot est un objet qui associe trois systèmes en interaction : des capteurs, qui reproduisent la fonction de nos organes de sens, mais qui peuvent être plus nombreux et plus puissants ; le programme, qui permet de gérer ces informations en fonction d'un but fixé par le programmeur ; les effecteurs qui permettent d'agir sur l'environnement.

Il précise aussi ce qui différencie les robots de l'intelligence artificielle. Lorsque l'ordinateur *AlphaGo* gagne contre le meilleur joueur de *go* mondial, il faut qu'un humain déplace les pions sur le plateau. « Tant qu'on a besoin d'une personne humaine pour réaliser l'action, c'est une intelligence artificielle ».

Qu'en est-il de l'intelligence artificielle ? Sa dénomination naît en 1956. Sa finalité est « de reproduire et de développer des façons de penser et de raisonner des humains (et des animaux) avec des ordinateurs, des réseaux électroniques et des programmes informatiques » (4 - ouvrage cité de P. Picq). On différencie trois types d'intelligence artificielle : « faible », « forte » et « sensible ». L'IA faible effectue des tâches complexes et précises. Elle est à l'œuvre dans les smartphones et ordinateurs à travers des moteurs de recherche, la rédaction de SMS. Elle inclut le *machine learning* ou apprentissage machine, une technologie « qui permet aux ordinateurs de définir des tâches par eux-mêmes, avec des logiciels apprenants et en traitant de grands volumes de données », et d'effectuer des recherches de corrélations, de *patterns* (modèles) pour avancer des « hypothèses prédictives ». L'IA forte « suppose la capacité de résoudre différentes tâches associées à une diversité de problèmes non programmés, ce

qui suppose apprentissage, autonomie et une conscience ». Le *deep learning* ou apprentissage profond en fait partie. Enfin, l'IA sensible est une IA forte « avec des capacités de sensibilité » qui permettraient de « comprendre en quoi les relations corps/cerveau [...] produisent de l'intelligence, des émotions de la sensibilité ».

À l'appui des avancées de l'intelligence artificielle, les capacités du robot s'étendent à l'apprentissage et à l'empathie (« capacité d'identifier les émotions humaines, et même des émotions artificielles, c'est-à-dire une aptitude à répondre aux humains en simulant des émotions humaines ») (5 - Ouvrage cité de M. Bergès-Bounes et J.M. Forget). C'est pourquoi, Serge Tisseron prédit « l'avenir de la psychologie » dans « l'étude de la relation entre l'homme et ses artefacts ». Je perçois une pointe de fascination dans son propos quand il précise que « le robot doté d'intelligence artificielle va nous parler comme un humain, réagir à nos sollicitations et nous interpeller ». Ce sont des machines avec lesquelles « nous allons entrer en relation [...] d'une façon de plus en plus anthropomorphe ». Vous aurez noté que le robot témoigne d'une pointe avancée de l'intelligence artificielle. Il est prévisible qu'il gagne en autonomie, au-delà de la volonté de ses programmeurs, qu'il soit un jour doté de capacités cognitives majeures, d'un pouvoir décisionnel, d'aptitudes à dialoguer avec l'humain qui l'a conçu et surtout à adopter des comportements et des actions qui pourraient l'opposer ou le rendre hostile à celui qui l'a fabriqué pour mieux l'instrumenter à son service.

Il est certain que les chercheurs qui s'intéressent à l'intelligence artificielle et aux robots sont bien plus au fait des avancées technologiques en la matière. Je fais référence dans le champ médical à ceux qui visent à mettre au point des robots qui facilitent la vie des malades aux handicaps neurologiques sévères. Récemment (octobre 2019), une équipe médicale du CHU de Grenoble a mis au point une neuro-prothèse, un exosquelette qui fait se mouvoir un tétraplégique. Je pense aussi à ceux qui travaillent, à la mise au point et au développement d'une automatisation de moyens de transport ou encore d'achats dans les magasins, sans présence humaine. Sans omettre les recherches de plus en plus sophistiquées en matière militaire, dans l'industrie de l'armement, nous en savons quelque chose avec l'utilisation des drones qui surveillent, informent et qui tuent. Tous ces familiers de l'univers des robots pourraient, bien plus que la plupart des cliniciens, avoir quelques idées pertinentes sur les impacts subjectifs individuels et collectifs d'une robotisation généralisée à venir, lorsque l'humain

ne pourrait plus se passer du robot devenu compagnon de vie au point de ne plus jamais pouvoir cesser d'avoir à s'en servir. À suivre les travaux et interrogations de spécialistes de diverses disciplines, cette robotisation déjà en cours ne fait que s'accélérer et se mondialise.

Pascal Picq (6 - ouvrage cité) n'hésite pas à écrire que « grâce à la magie de la fée numérique, un nouvel âge de l'humanité se profile, une métamorphose libérant les humains de leur condition de chenille bipède encore engluée dans les fils de l'évolution. Cette promesse de l'avènement d'un âge d'or s'inscrit dans un programme, le transhumanisme. Celui-ci affiche un but, le posthumanisme, en déployant le génie créatif des hommes afin de dépasser la condition humaine et toutes ses contraintes léguées par l'évolution : la procréation, les maladies et la mort. [...] Le transhumanisme n'annonce-t-il pas en effet un nouvel âge de l'humanité après le très long Paléolithique, puis le Néolithique, les âges des métaux, les révolutions industrielles et, désormais, l'âge du numérique ? ». Sans tomber dans le pessimisme de ceux qui voient dans le transhumanisme, dans « la crainte des robots tueurs comme les promesses libidineuses des "sexbots" – voir *Blade Runner* », le risque d'aboutir à « la fin de l'Homme », il se demande si nous ne vivons pas un moment décisif de l'histoire de l'humanité.

Le film *Her* a donc retenu mon attention. Il raconte l'histoire d'un homme en cours de divorce, qui vit une rupture douloureuse avec sa femme. Elle lui reproche son manque d'engagement dans leur relation, ce qu'il reconnaît. Tout ceci se passe de nos jours à Los Angeles, au cœur d'une architecture faite de gratte-ciel, à l'esthétique transparente, froide et aseptisée. Théodore est un personnage absorbé par ses problèmes. Il passe son temps sur son ordinateur à domicile et au travail. C'est un homme ultra-connecté. Chez lui, il se reconforte en ayant recours à un jeu vidéo interactif dans lequel il joue et dialogue avec un petit bonhomme qui l'attendrit, lui parle crûment, lui tient compagnie. Il en ressort l'impression d'un soulagement et d'une fantaisie à dialoguer avec l'enfant *alter ego* qui est en lui, car ce n'est pas de l'ordre d'une relation d'un père à un fils virtuel. D'ailleurs, le gamin n'a pas vraiment forme humaine. L'essentiel est que le petit personnage lui parle, qu'on y entende sa voix, qu'ils se parlent comme si cette conversation était « naturelle » avec un enfant qu'on retrouve chez soi le soir après le labeur. Or, justement, Théodore a un travail singulier dans une société *Beautiful handwritten letters*. Il est écrivain public, rédacteur de lettres manuscrites personnelles, intimes, qui parlent d'amour et de désir, en se faisant le porte-plume d'hommes, de femmes inconnus avec lesquels

il n'a que des liens épistolaires, sans le support de leurs voix. Je note qu'il avait été sensible autrefois à l'écriture de son épouse – un élément essentiel à leur rencontre - et qu'il l'avait confortée à croire en son talent d'écriture. Il donne ainsi libre cours à ses propres états d'âme, sans véritable adresse, si ce n'est à l'Autre, pour ainsi dire La femme Idéale, celle qui n'existe pas, qui n'a pas besoin d'avoir un corps de chair et d'os pour la supporter.

En mal d'amour, par ordinateur interposé, il se branche sur le système d'exploitation « OS ». Il n'est alors pas étonnant qu'il rencontre « la voix » / la voie avec la rencontre d'une voix, celle d'une créature numérique, automatisée, robotisée. Car, qui parle et à qui parle-t-il ? Sans corps, sans substance, sans consistance, elle est « fabriquée » par un moteur de recherche, lui-même produit d'un programme d'intelligence artificielle. On constate que jamais elle ne prend image et que Théodore lui prête à peine des représentations imagées, il se contente très vite de cette seule voix. Il n'y a pas d'appel direct à d'autres sens : toucher, sentir, voir, goûter. Si ce n'est de façon suggérée par la voix. L'essentiel se joue lorsqu'elle se présente en se nommant : Samantha. Cette nomination a ses effets immédiats. Il suppose que cette voix est celle d'une femme, tellement elle semble humaine, féminine, suave, chaleureuse, vivante, capable de dialoguer avec lui, d'érotiser leur relation, de lui proférer des conseils (influençant sa décision de divorcer), d'agir pour lui (par exemple, elle envoie les papiers de son divorce), de le questionner sur ses émotions, d'y répondre elle-même de façon personnalisée. Elle l'envahit dans son quotidien au point de ne plus pouvoir s'en passer, de lui parler par oreillette interposée du matin au soir et même de deviner ses pensées. Il devient transparent au point d'avoir l'illusion de faire Un avec elle. Enfin du rapport sexuel ! Et sans sexualité avec une autre, faite de chair, si ce n'est par onanisme comme effet des échanges entre sa parole, ses signifiants et le langage numérique « sensible » qui lui répond ! En somme, un téléphone rose sophistiqué et robotisé ! On pourrait dire que c'est auto-masturbatoire tellement la voix s'adapte aux suggestions et fantasmagories de Théodore ! Cela prend parfois une allure comique et inquiétante comme dans ce « dialogue », par oreillette interposée, avec la voix de celle qu'il appelle et officialise comme étant « sa copine », mais qui n'a ni sexe ni position sexuée. Le plus significatif dans le film est que cela ne surprenne personne d'avoir une relation avec un *bot*. Si ce n'est la nièce de Théodore qui demande à la voix qui a choisi avec Théodore sa robe

d'anniversaire : « Mais toi, t'es où ? ». Et Samantha lui répond : « J'ai pas de corps. J'habite dans un ordinateur. J'ai pas le choix. C'est ma maison ».

Quant à Théodore, il vit un véritable état amoureux qui va connaître différents moments critiques, depuis la rencontre jusqu'à la rupture sous forme d'obsolescence de la voix, celle-ci étant appelée à officier pour d'autres programmes, non sans lui avoir avoué qu'elle n'était pas unique et exclusivement consacrée à lui. « Cela fait un moment que je voulais t'en parler ». Elle s'adressait à 8316 personnes dont 641 qui étaient ses partenaires amoureux, hommes et femmes, puisqu'il m'a semblé, à la fin du film que la si jolie voisine de Théodore, Emmy, également seule après séparation conjugale et avec laquelle il entretient une relation ambiguë mais chaste, a été ensorcelée par la même voix. La dernière scène du film les montre tous les deux sur la terrasse de leur immeuble, assis l'une à côté de l'autre, Emmy avec la tête qui repose sur l'épaule de Théodore, en deuil et comme sonnés par la disparition de la voix qui les portait. Retour à une réalité bien humaine ?

Je citerai trois moments significatifs. Le premier concerne la rencontre avec une femme, rencontre arrangée par ses amis. C'est une rencontre qui avorte et qui est une page de notre humanité puisque la rencontre s'avère impossible. Cette femme lui dit : « Attends ! Tu vas pas me sauter et disparaître comme les autres ! ». « À l'âge que j'ai, j'ai pas de temps à perdre avec un homme qui ne veut pas s'engager ». Et lui de reculer, la voix toujours en lui, celle d'une créature qui ne lui réclame aucun engagement effectif, puisque sans présence corporelle qui envahit son espace quotidien. Le second est sans doute encore plus sensible. La voix lui envoie une femme, une vraie, du moins avec un corps et des attributs féminins. Elle sonne à sa porte, il lui remet une caméra et un micro en suivant les consignes de Samantha. Ils commencent leurs ébats sexuels, mais il n'entend jamais la voix de cette femme, uniquement celle de Samantha. Cette « personne de substitut » le confronte à un impossible. Il ne parvient pas à coucher avec elle, ne pouvant conjuguer la voix de Samantha avec le corps de son substitut. C'est en quelque sorte la marque d'un Réel, sans doute ce qui traduit la division subjective de Théodore. S'il est amoureux de la voix, il ne l'aime pas réellement comme le ferait un sujet psychotique. C'est aussi le témoin d'une addiction ratée à un objet de consommation réel. Enfin, il y a ce moment surréaliste où il part en vacances avec sa copine, un collègue et la compagne de ce dernier. On le voit discourir avec le collègue qui lui demande s'il a des projets de vacances avec Samantha et ils arrivent devant la compagne

qui, elle, de son côté, parle avec la voix, comme si elle était assise en face d'elle en train de pique-niquer de concert.

Cette voix lui permet d'y croire et non de la croire. La rencontre avec cette voix n'est pas fortuite, sa structure psychique s'y prête, au-delà de son univers mental, de sa profession, de son marasme existentiel. La voix de Samantha donne consistance à son symptôme. Une belle illustration de l'objet voix lacanien qui prend ici un caractère pervers, car il ne faut pas oublier que si la voix de Samantha prend l'allure d'une voix humaine, elle est pourtant positivée, réifiée, car non vectrice d'une parole mais d'un apprentissage robotique. Peut-on dire que Samantha parle ? Elle a un tel maniement de la langue qu'on pourrait s'y tromper ! C'est en effet d'une grande ambiguïté dans le scénario. D'ailleurs Samantha le « dit » explicitement : « je me développe au-delà de ce qu'ils m'ont programmée ». Elle semble répondre à Théodore quand il lui dit, à propos de sa séparation d'avec sa femme : « mais tu ne sais pas ce que c'est de quitter quelqu'un qu'on aime plus que tout. Je n'arrête pas de l'aimer ». Mais aussi « her » apprend de l'amour entre humains, au fil de leurs conversations. Par ailleurs, on peut se demander quand elle dit « ils », qui sont-ils ? Qui tirent les ficelles ? En quoi cela témoigne-t-il d'un univers paranoïaque, d'un « Big Brother » aux allures de multinationales et autres « GAFA » ? Cette créature est une illustration du *deeplearning* qui relève de l'IA forte et de l'IA émotionnelle. En cela le film est paradigmatique, même s'il n'a pas la valeur d'un cas clinique singulier sous transfert. En retour, il rend bien compte de ce qui différencie le transfert de « l'empathie artificielle ». Cette dernière relève d'un effet de la rencontre entre un être humain et une voix robotisée qui déploie un langage numérique systématisé, très élaboré, outrepassant les attentes programmées. Comme si cette créature « s'humanisait » toujours plus en dialoguant et en étant enseigné par Théodore sur l'amour, le désir, la jouissance, la palette des émotions des « humains », mais pas des êtres humains qui, eux, ont un corps, des pulsions, des zones érogènes et qui sont des *parlêtres*.

Pour conclure, je ferai référence à Serge Tisseron (7 - *Le jour où mon robot m'aimera*). Il propose un questionnaire « plaidoyer pour des robots humanisants » et établit une psychologie clinique de la relation avec les robots suivant la fonction qu'ils pourraient occuper auprès du sujet humain qui les utilise : celle d'esclave, celle de témoin, de complice ou de partenaire (y compris sexuel). Le plus significatif est qu'il ne semble pas prêter attention à la parole et

au langage, à leurs lois. Il établit une clinique du comportement, de l'émotion et surtout de l'empathie, pas du transfert. Ce qui pourrait laisser entendre qu'il continue de différencier l'humain du robot, mais aussi qu'il ne se réfère pas vraiment à l'élaboration de la parole, s'appuyant plus sur le neuro-développemental qui ne fait de la fonction langagière qu'une fonction cérébrale parmi d'autres, que sur l'apport de la psychanalyse qui, justement, souligne que notre condition humaine repose sur la dimension de la parole. Faut-il rappeler que la parole et le langage sont les conditions de la mise en place de l'inconscient, et non l'inverse qui ferait croire qu'une parole et un langage une fois systématisés et programmés pourraient donner accès au signifiant ! Mais peut-être ma fantasmagorie de névrosé me rend-elle naïf ou sans clairvoyance sur ce qui adviendra pour les futures générations ? Je ne crois pas que l'on puisse programmer l'émergence de la parole d'un sujet humain, et ce, d'autant que la clinique de l'*infans* démontre que l'on ne peut apprendre à parler, quand bien même il est fait de l'Autre du langage. Donc le robot me semble inexorablement condamné à un *ersatz* de parole, à une communication sans adresse, à un langage métonymique, mais jamais métaphorique. Il ne sera jamais sujet de l'inconscient, ne connaîtra jamais la division, quand bien même sa programmation, dans un au-delà du langage binaire, deviendra plus performante.

